

ProfilSup

LA VIOLENCE

LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
CULTURE GÉNÉRALE

Prépas ECG
Thème concours 2024

Denis La Balme



La violence chez Sophocle (-495 à -406)

Sophocle est un des trois grands auteurs grecs de tragédie, avec Eschyle et Euripide. La violence sous toutes ses formes est au centre toutes de ses œuvres, mais celle dont la postérité est la plus grande, qui continue aujourd'hui d'être une source d'inspiration pour la littérature, la psychanalyse et les sciences humaines en général est sans hésitation possible *Œdipe-Roi*.

Cette tragédie met en scène le fameux mythe d'Œdipe, abandonné jeune enfant par son père Laïos. Ce dernier avait appris qu'une malédiction divine pesait sur lui en raison du lien incestueux qu'il avait entretenu avec son fils adoptif, Chrysippe. Cette malédiction annonçait qu'il allait mourir des mains de son fils. Pour tenter désespérément d'aller contre l'oracle divin, il abandonna son fils loin de Thèbes dont il est roi, attaché à un arbre, des liens aux chevilles lui gonflant les pieds (d'où son nom « Œdipe » signifiant « pieds gonflés »).

Mais rien n'y fait. Dans le cadre tragique propre aux Grecs, aucun mortel ne peut aller contre les décrets des dieux. En voulant y contrevenir, il le réalise au contraire.

Œdipe survit à l'aide d'un berger de Polybe, roi de Corinthe, qui le détacha de ses liens. Il fut élevé ensuite à la cour du prince comme son propre fils.

Quelques années après, au détour d'un chemin, il est renversé par un char attelé de jeunes chevaux. Furieux, il se dispute avec le conducteur et massacre ses occupants. Parmi eux, sans qu'il le sache, il y a le roi de Thèbes, son propre père, Laïos.

Thèbes se retrouve sans roi et pour s'en trouver un, le Sphinx pose à tous les prétendants au trône la fameuse énigme qui demande qui à l'aurore marche sur quatre pattes, à midi sur deux et le soir sur trois. Tous ceux qui donnent une mauvaise réponse sont jetés dans la mer ; sauf Œdipe qui répond « l'homme » – la troisième « patte » du vieillard, au soir de sa vie, étant sa canne. Le Sphinx se jette dans la mer, laissant l'accès libre à Œdipe. Il rentre triomphant dans Thèbes, est couronné et épouse la veuve de Laïos, sans savoir que c'est sa propre mère, Jocaste.

Œdipe apparaît comme un violent involontaire, payant le prix d'une faute qu'il n'a pas commise. Au début de la pièce de Sophocle, alors que Thèbes est infestée et menacée par une terrible épidémie de peste, il promet à son peuple d'éloigner cette plaie de sa cité, en retrouvant et en punissant l'assassin de l'ancien roi Laïos, ignorant que celui qu'il recherche n'est autre que lui et que Laïos est son père.

Tout le génie de Sophocle consiste à nous faire faire, en sens inverse, l'histoire d'Œdipe. On avance dans la pièce, dans l'enquête menée par Œdipe, en revenant sur les traces du passé. On avance à reculons, donnant au récit une impression de surplace, d'atemporalité.

Œdipe se rend compte progressivement, non sans douleur, qu'il est celui qu'il est : cet enfant aux pieds enflés, abandonné son père, son assassin et l'amant et le mari de sa propre mère.

Certains personnages, comme le devin Tirésias, l'avertit pourtant qu'il trouvera la lumière le jour où il la perdra et qu'il ferait mieux, pour sa propre tranquillité, d'arrêter là son enquête, mais il ne veut le croire.

D'autres tentent, au contraire, de freiner la curiosité d'Œdipe. C'est le cas par exemple de sa mère Jocaste qui, devinant l'impensable, explique à son fils que tout cela n'est peut-être pas si grave et qu'au fond bien des mortels ont couché en songe avec leur mère sans que cela ne porte à conséquence.

Mais Œdipe ne pas être autre que ce qu'il est : il est celui qui veut savoir, il est celui qui résout les énigmes.

Ce ne sont pas tant ses crimes, commis dans la colère (pour le meurtre de son père) ou dans l'ignorance (pour le mariage avec sa mère) qui font d'Œdipe un héros à la fois pitoyable et tragique, mais la vérité qui lui éclate au visage. C'est elle qui arrive inexorablement, qu'il va recevoir comme une déflagration à nulle autre pareille, que les spectateurs attendent, dans un sentiment mêlé de crainte et de pitié. C'est elle le vrai visage de la violence, c'est elle le héros de la tragédie de Sophocle.

Se découvrant lui-même, illuminé de la vérité, Œdipe se crève les yeux, réalisant la prophétie de Tirésias. La lumière l'aveugle en l'éclairant. La vérité fait violence et aveugle. Jocaste, elle, désespérée, se pend.

La violence prend donc ici des apparences multiples : elle est d'abord violence de la vérité. Mais elle est aussi violence du décret, implacable, des dieux. Elle est également violence contre nature ou contre l'ordre (le meurtre du père, le mariage avec la mère). Elle est enfin violence issue de la violence, violence infernale et cyclique, qui en annonce d'autres, comme la mort d'Antigone, fille d'Œdipe. Cf. fiche thème n° V.

On sait que Sigmund Freud tirera de la tragédie d'Œdipe un concept central de sa théorie psychanalytique, le complexe d'Œdipe, considérant que tout enfant, en particulier tout garçon, désire la mort « symbolique » du père, désirant posséder pour lui tout seul la mère.

Au début de son œuvre, *Les structures élémentaires de la parenté*, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss explique que nombre de mythes ont pour sous-texte la thématique Œdipienne. Il situe l'histoire d'Œdipe dans le contexte plus général des mythes qui scandent l'histoire de cette illustre famille, celle des Labdacides. Il en déduit que ces mythes mettent en scène quatre types de relations :

- les personnages fondateurs tuent des monstres : Cadmos, ancêtre d'Œdipe, fondateur de Thèbes, tue le dragon ; Œdipe, en résolvant l'énigme, tue le Sphinx ;
- les rois de Thèbes éprouvent des difficultés pour « marcher droit » : Labdacos, père de Laïos, est dit « le boiteux » ; Laïos, le père d'Œdipe est gauche et maladroit ; « Œdipe » veut dire « pied-enflé » ;
- les Labdacides ont entre eux des relations trop violentes, indignes de leurs rapports de parenté – ce que Claude Lévi-Strauss appelle « la parenté sous-évaluée »- : Laïos et Jocaste abandonnent leur fils Œdipe ; Œdipe tue son père Laïos ; Étéocle et Polynice, fils d'Œdipe, s'entretuent après le départ de leur père ;
- enfin, toute la violence qui marque les drames successifs de cette famille maudite vient d'un rapport trop étroit, incestueux avec un membre de leur famille – ce que Claude Lévi-Strauss nomme « la parenté surévaluée »- : Cadmos « amoureux » de sa sœur Europe, ravie par Zeus, malgré l'interdiction des dieux, la recherche partout ; Laïos enlève Chrysis et tombe amoureux de son fils adoptif ; Œdipe épouse sa mère Jocaste ; Antigone enterre Polynice, son frère, malgré l'interdiction de Créon, son oncle.

Claude Lévi-Strauss explique que « la parenté surévaluée », voire clairement incestueuse, est systématiquement punie par « la parenté sous-évaluée », par la mort.

La violence tire son origine de ce rapport fou, dénaturé, avec un membre de sa famille, et qui sera le fond de la prohibition de l'inceste, propre à toutes les cultures. Œdipe n'est pas d'abord l'assassin malheureux de son père. Il est surtout l'amant et le mari de sa mère. Ce désordre initial engendre le chaos et la violence qui s'ensuit.

Telle est la grande leçon de cette tragédie éternelle qu'est *Œdipe-Roi* de Sophocle.

René Girard donnera une interprétation originale de ce mythe, faisant d'Œdipe une victime expiatoire, un bouc émissaire dont le sacrifice assure l'ordre et la cohésion de Thèbes (cf. fiche auteur n° XXIX).

La violence chez Platon (-428 à -348)

Au cœur d'Athènes, au cours du siècle de Périclès, au IV^e siècle avant J.-C., régnaient les Sophistes qui détenaient la clé de tout pouvoir : l'art oratoire. Ces derniers intervenaient partout : sur la place publique, sur l'agora pour orienter le vote des citoyens, ainsi que sur les bancs de la justice. Quiconque savait parler pouvait obtenir de l'autre tout ce qu'il désirait : l'argent, les services, le vote, l'acquiescement, la condamnation... Or, Socrate, dont on dit qu'il est le père de la philosophie, s'est toujours pensé comme n'étant pas un Sophiste, voire comme un anti-sophiste.

Socrate se distinguait en effet des Sophistes, non pas parce qu'il ne savait pas parler (il parlait, au contraire, très bien), mais parce qu'il usait du langage d'une autre manière que les Sophistes.

Pour lui, d'une certaine manière, le langage des Sophistes était un langage violent. Ces derniers usaient en effet du langage pour persuader, coûte que coûte, leur interlocuteur. Ils ne cherchaient donc pas à convaincre son intelligence ou à obtenir l'adhésion réfléchie de sa raison, mais bien à arracher son approbation sensible, son impression. Les Sophistes voulaient qu'on les « croie », qu'on ait l'impression qu'ils ont raison, et non que l'on « pense » comme eux. Aussi usaient-ils, sans en avoir l'air, de violence. Leur but était d'aller chercher, par tous les moyens, en flattant, en trompant..., la conviction. Ils sont en cela les ancêtres des grands orateurs, des grands tribuns qui ont jalonné l'histoire, dont le seul but était d'haranguer la foule pour qu'elle adhère, sans trop réfléchir, à leurs propos.

Dans le dialogue politique d'une grande densité, le *Gorgias*, Socrate, se faisant l'écho de son maître Platon, dit des Sophistes qu'ils pratiquent

la rhétorique ou l'art de la parole, réduite à une « flatterie » servant à étourdir le peuple et à exploiter son ignorance. Le personnage de Calliclès – qui intervient à la fin du *Gorgias* – qui représente une sorte de parfait Sophiste, de monstre imbu de lui-même et qui souhaite écraser toute résistance intellectuelle venant de son interlocuteur, fait l'apologie de la loi de la jungle. Dans une longue tirade, il explique à Socrate, rendu momentanément muet par ses propos haineux, qu'il est dans l'ordre des choses que les Sophistes dominent les autres, et ce dans toutes les sphères de la vie sociale, car la loi de la nature énonce que les lions doivent avoir la part des lions. Calliclès se pense lui-même comme puissant et violent, mais affirme, en contradiction avec Socrate, qu'il est parfaitement légitime qu'il le soit. Il faudrait même, selon lui, être violent à l'égard du philosophe lui-même, tant celui-ci mérite des coups de fouet pour ne pas faire son devoir de citoyen et perdre son temps dans des débats stériles.

Certes, le portrait que dresse Platon des Sophistes, comme usant d'un langage uniquement persuasif, voire assumant leur puissance, mérite d'être nuancé au regard de l'histoire. Les Sophistes étaient d'abord des professeurs, des « sachants », comme l'indique du reste l'étymologie du mot « sophisme », construit à partir du grec « Sophia » qui veut dire la sagesse. Mais il n'en demeure pas moins que la philosophie Platonicienne, d'inspiration Socratique, est née de son opposition avec le Sophisme.

La philosophie antique, celle fondée par Socrate et prolongée par son disciple Platon, est tout entière tournée contre le Sophisme. Ce sont d'ailleurs quelques Sophistes qui, en -399, ont condamné à mort Socrate lors d'un procès inique. C'est dire que si Socrate s'est attiré la haine des Sophistes et que ces derniers ont usé *in fine* d'une véritable violence à son égard, puisqu'ils l'ont condamné à mort, à boire la ciguë, c'est bien parce que ce dernier ne parlait et ne pensait pas comme eux. Le récit du procès de Socrate est sur ce point édifiant et on en mesure toute la portée dans le récit qu'en fait Platon dans l'*Apologie de Socrate*.

La violence, contre laquelle la philosophie s'est dressée est donc la violence Sophiste. Les Sophistes, pensait Socrate, « violentaient » les âmes en forçant leur accès avec tous les moyens possibles, y compris la manipulation et le mensonge. La violence a ici les traits de ce qui contraint ou de ce qui force l'adhésion.

La philosophie est née du souci de faire du langage autre chose qu'un outil de conquête, autre chose qu'un moyen violent. La philosophie fait du langage le support de l'argumentation rationnelle qui cherche, non

l'obtention coûte que coûte de l'interlocuteur, mais sa conviction. Parler revient, pour Socrate, puis pour Platon et pour l'ensemble de leurs disciples, à mettre cartes sur table, à montrer son jeu, à faire apparaître les raisons ou arguments qui conduisent à la conclusion. Parler consiste à montrer pour quoi l'on pense ce que l'on pense afin que l'autre soit ou non convaincu par les raisons qu'on lui donne. Aussi la philosophie est-elle tout entière langage, c'est-à-dire espace de partage où chacun peut penser librement à partir de ce que l'autre pense librement.

La philosophie est donc née de son opposition à la violence. Elle est à l'origine d'un langage qui suppose la liberté des interlocuteurs en lieu et place d'un langage qui n'en est pas vraiment un et qui apparaît comme forçant la pensée de celui à qui il s'adresse. Aussi Socrate, comme on le sait, est-il l'inventeur d'un art de liberté, d'un art du véritable dialogue, l'art dit de la « maïeutique », art qui consiste à sortir progressivement la vérité qui est en nous – littéralement, l'art d'« accoucher les esprits » de la vérité qu'ils portent en eux.

La philosophie ne saurait faire violence à quiconque puisqu'elle ne saurait contraindre. Philosophier, c'est penser librement face à quelqu'un qui pense librement, et qui potentiellement peut ne pas penser ce que je pense. Socrate disait sans cesse qu'il aimerait qu'on le contredise pour avancer, pour se confronter à une pensée autre que la sienne. Des siècles plus tard, le libre penseur Michel de Montaigne, dans un chapitre sur « L'art de converser » des *Essais*, réaffirmera cette conviction fondamentale : l'art de la conversation est l'art qui lui plaît le plus, mais qui suppose de ne pas « sortir ses griffes » dès que l'autre nous contredit. Il s'agit, au contraire, de cheminer avec l'autre et grâce à lui vers la vérité.

Est-ce à dire que la philosophie se fait sans douceur ?

Assurément non. Si la philosophie ne saurait être violente, elle suppose malgré tout une certaine violence, du moins entre soi et soi. Il n'est peut-être pas rigoureux de parler de violence « faite à soi » : comment en effet se contraindre soi-même sans contradiction ? Il semblerait que seul un autre que moi peut me faire violence... Mais du moins, la philosophie exige bien une sorte de violence au sens d'un combat entre soi et soi. En effet, Socrate éclairait, mais aussi agaçait, non seulement les Sophistes avec qui il discutait, mais aussi ses contemporains, car il exigeait d'eux un constant souci de vérité. Lors de son procès, lui-même reconnaît qu'exiger la vérité, c'est s'attirer la haine et que les Athéniens comparaient ce que ce dernier faisait sur eux aux incessantes piqûres d'un taon. La maïeutique, en tant qu'art d'accoucher les esprits, n'était

elle-même pas de tout repos puisqu'il s'agissait de lutter contre ses opinions premières, spontanées, pour rechercher l'essence même des choses, leur *eïdos*. Philosopher, c'est non pas penser seulement à partir de soi et de son ressenti et en rester à l'expression pure et simple de la *doxa*, mais exercer sa pensée (*noûs*) ou sa raison (*logos*) pour obtenir un discours conforme à l'essence de la chose (*l'épistémé*). La « science » véritable ou connaissance suppose un combat entre soi et soi, une sorte de lutte interne entre son opinion personnelle et la pensée « vraie ».

Aussi y a-t-il en ce sens une « violence » propre à la philosophie : il est nécessaire de se faire volontairement mal, d'aller contre ce que l'on pense spontanément, pour penser vraiment. Mais cette lutte entre soi et soi – ce que Platon nomme la « dialectique » en commentant la fameuse allégorie de la caverne dans le livre VII de la *République* – est dirigée contre la véritable violence des Sophistes, celle-là seule qui exerce une vraie contrainte.

Philosopher, c'est donc se forcer soi-même à bien penser afin, justement, de ne pas être la proie d'autrui, à n'être pas victime de violence, à n'être pas le jouet de discours fallacieux et manipulateurs. La philosophie, dès son origine, est née de sa lutte contre la violence. Si donc, il y a dispute entre soi et soi, cette dispute est libre et libératrice. Cf. fiche thème n° V.

À leur manière, nombre de philosophes modernes reprendront cette exigence Socratique, y compris ceux parmi eux qui s'opposent à Socrate et Platon : philosopher, c'est penser contre soi, selon Montaigne cité plus haut, ou encore selon Hegel, voire Nietzsche qui disait écrire avec son sang (cf. fiche auteurs n° XV et XVII).